Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 40

Artikel: La tuberculose et le paysan
Autor: Arnotto, L.-D.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-255510

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Siehe Rechtliche Hinweise.

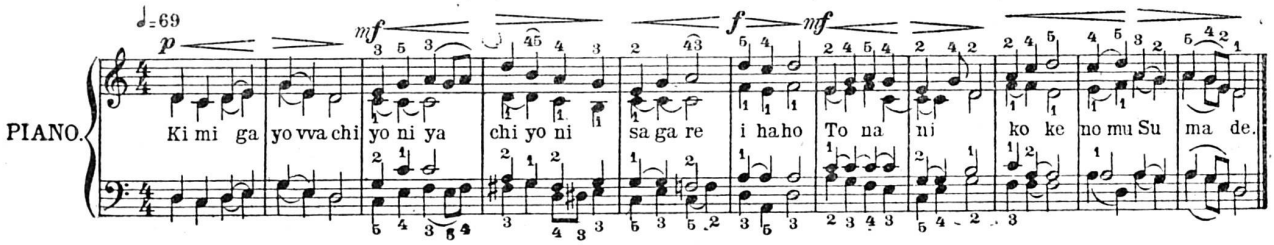
Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. Voir Informations légales.

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. See Legal notice.

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE CHANT NATIONAL JAPONAIS



Que la dynastie reste à la tête de la nation jusqu'à ce que les cailloux se changent en montagnes et les montagnes en marais.

L'art d'être grande dame.

Il est entendu que nous sommes dans un siècle égalitaire et sous un régime essentiellement démocratique; pourtant, l'on me permettra de garder cette périphrase qui exprime parfaitement ma pensée.

La « grande dame » n'a pas forcément de titre ni de situation fort élevée, elle peut être simple bourgeoise; elle est un « état d'être ».

La grande dame est la femme du monde par excellence, celle que l'on désigne aussi par des expressions malheureusement un peu démodées « comme il faut » ou de « bon ton ».

La grande dame, où qu'elle se trouve, inspire le respect, les égards par son attitude.

Elle n'a l'aspect ni arrogant, ni hardi, ni timide; son aplomb est simple et naturel. Elle n'est point bégueule, mais inspire à tous la correction par sa dignité naturelle. Sa gaieté est discrète, ses expansions réservées. Elle n'élève pas la voix, parle avec une extrême pureté, se montre polie sans exagération ni désinvolture. Elle évite les chuchotements; elle ignore les « mines », les coquetteries ridicules et exagérées. Elle n'est ni guindée ni familière.

La grande dame se montre exactement pareille pour les étrangers que pour ses connaissances. Elle réserve son charme pour ses intimes et ne se livre qu'à bon escient et en toute sécurité.

Le secret du respect sans bornes qu'elle provoque est dans l'impénétrabilité correcte et pleine d'urbanité de son extérieur. Devant elle, on se sent devant une personnalité qui ne se révèle — fièrement — qu'à ceux qui le méritent.

La grande dame n'attire jamais l'attention; elle la retient.

Pour oser adresser un compliment à une grande dame, il faut s'y juger autorisé; sans quoi il sonnerait comme une insulte.

La grande dame marche dans la vie, comme entourée d'une atmosphère spéciale qui écarte d'elle les impertinents, les balourds, les imbéciles; elle paralyse l'élan des sots bavards, corrige le langage inconvenant des impertinents, élève et épure les pensées des médiocres.

La grande dame a de l'éducation, de l'acquis personnel, de la réflexion, de l'expérience. Toutes celles qui veulent lui ressembler doivent s'instruire, lire, réfléchir, observer et modifier leur être intérieur comme leur individu extérieur.!

Une femme impatiente, colère, criarde ne sera jamais une grande dame. Non plus que celle qui se familiarise trop avec ses domestiques ou les traite avec une hauteur exagérée.

La vaniteuse, l'importante, celle qui se prise et prise les mérites des siens à un taux exagéré, qui se vante, s'étale, est aussi loin de la grande dame que le roquet ressemble peu à l'élégant lévrier.

Tous les accents de terroir, les manies locales sont incompatibles avec la qualité de grande dame.

Dans sa mise, dans son train de maison, jamais la grande dame ne souffre d'ostentation, de luxe tapageur. Son élégance s'accorde strictement à sa fortune, à son âge et à son extérieur.

Mme Camille PERT.

La tuberculose et le paysan.

L'hygiène rurale.

La dépopulation ou, pour être plus exact, la repopulation insuffisante de la France ne vient pas seulement du trop faible excédent de la natalité sur la mort, mais aussi à l'indifférence contre la maladie qui fait perdre tous les ans 500,000 âmes qu'il ne serait pas impossible de conserver.

La tuberculose est un des agents les plus terribles de cette mortalité, car tout en étant « la plus évitable des maladies évitables » elle tue annuellement 150,000 Français et en contamine un demi-million.

Elle passe pour une maladie citadine, mais si elle fait dans les villes 75,000 victimes, elle en fait tout autant dans les campagnes, seulement, comme dans celles-ci elles sont plus disséminées, on est moins frappé de leur nombre.

Il est temps que les pouvoirs publics tout en continuant à prendre toutes les mesures d'hygiène et d'assistance possibles pour enrayer le mal dans les villes se préoccupent aussi de sa pénétration dans les campagnes. Ce sont, du reste, celles-là qui ont contaminé celles-ci. Le paysan a rapporté trop souvent la tuberculose de son passage à la caserne, mais le plus souvent encore elle a été propagée par les citadins malades venus à la campagne pour chercher la lumière et l'air pur et, comme elle est éminemment contagieuse, elle a fait par une progression en quelque sorte mathématique, d'effroyables et rapides ravages parmi l'élément de la race le plus sain et le plus robuste et qui était jusqu'ici indemne.

Suivant une marche progressive, la tuberculose s'avance donc partout et rayonne dans la campagne française. Cependant elle a trouvé des foyers plus propices que d'autres, notamment dans la région parisienne, la Bretagne et certains districts de la Sologne.

L'homme est d'abord atteint, puis c'est le tour des animaux, car le bétail, la vache laitière surtout, les porcs, les poules, pigeons sont comme l'homme soumis au fléau, et c'est comme un horrible échange du germe morbide qui s'opère de l'homme à l'animal et de l'animal à l'homme.

On ne sait pas assez combien d'étables sont la proie de la tuberculose. Dans un canton du Nord, un vétérinaire a constaté que, sur 876 vaches ou bœufs examinés par lui en 1901 et en 1902, il en avait trouvé 97 atteints et, sur les 97, 41 fournissaient du lait, c'est-à-dire le poison.

Le paysan tuberculeux est sans doute mieux à l'aise pour traiter son mal que le citadin, mais il est moins avisé que celui-ci du traitement et du régime à suivre et c'est de quoi il faudrait d'abord l'instruire par tous les moyens de publicité dont les pouvoirs publics disposent.

Il est aussi indispensable de faire son instruction hygiénique et c'est l'affaire des instituteurs d'agriculture.

Il faudrait toujours des étables séparées de la maison d'habitation et celle-ci, si modeste qu'elle soit devrait être toujours pourvue de nombreuses fenêtres. La suppression prochaine, il faut l'espérer, de la contribution des portes et fenêtres contribuera beaucoup à ce progrès.

Une grosse lacune dans l'hygiène rurale provient aussi de la stagnation du fumier. Le purin s'infiltre dans le sol et va souiller les eaux souterraines qui alimentent la ferme ou le village. Il faudrait se décider partout à recueillir le fumier dans des fosses dallées ou cimentées, et à tenir propre les mares où le bétail va s'abreuver. Le bétail ne peut qu'y gagner, le danger de la tuberculose même à part.

L'abattage des animaux est encore une cause d'infection. Il faudrait abattre loin des lieux d'habitation, recueillir le sang par des rigoles dans les fosses imperméables et enterrer profondément ou brûler dans un four réservé à cet usage les entrailles et les détritus.

En somme c'est l'accumulation des ordures de toutes sortes dans les maisons, dans les cours, dans les rues du village qui sont le plus grand danger pour l'état sanitaire des campagnes.

Mais il faudrait aussi réformer l'alimentation du paysan et lutter surtout contre la tendance que le paysan a de gar-

der pour lui les graines avariées, les légumes et les fruits de déchet et les viandes douteuses.

Enfin on devrait insister sur la propreté corporelle, mais ce sera évidemment la tâche la plus difficile que de décider nos bons villageois à des ablutions régulières et à fond. Quant à parler de bains et des douches, il n'y faut pas encore penser, malgré les appareils de moins en moins coûteux et de plus en plus en pratique que le commerce met à la disposition de la malpropreté humaine.

L.-D. ARNOTTO.

MENUS PROPOS

Une revue, à propos d'un opéra où l'on voit des animaux sur la scène, rappelle que beaucoup d'animaux, même depuis la mort d'Orphée, sont sensibles à la musique. Mais celle-ci produit sur chacun d'eux des effets différents. Le violon et la flûte arrêtent les gambades du singe et font bailler le crocodille. L'ours s'inquiète de la clarinette et le condor donne des signes d'émotion. Le serpent, l'araignée, l'anguille se laissent littéralement charmer. L'aigle s'irrite aux notes aiguës; le pingouin accorde sa marche au rythme de la mesure; l'hippopotame encense de sa grosse tête pour exprimer son contentement. Le tigre, plus sentimental qu'on a coutume de le représenter, se complaît aux romances pleurardes et aux plaintives mélopées; un air gai, un chant d'opérette lui font crisper ses griffes et découvrir ses dents. Contrairement à la croyance commune, l'éléphant serait insensible à la musique, presque autant que le rhinocéros, tandis que le kangourou, dès le premier accord, prend « une pose de boxeur ».

Ajoutons que certains animaux ont leurs préférences musicales, et que telle couleuvre, qui se délectait en entendant jouer du Mozart sur le piano, par la fenêtre entre ouverte, prendra la fuite — on l'a remarqué — si l'on se met à jouer du Chopin, ou vice-versa.

La censure aux Etats-Unis.

Elle est la même partout, c'est-à-dire aussi godiche, même dans ce pays de liberté qu'a la prétention d'être l'Amérique.

Il existe des photographies de M. Roosevelt qui le représentent chassant dans le Colorado, vêtu en cow-boy.

Mais, parmi ces photographies, il s'en trouvait une qui le montrait en train de se laisser interviewer par une reporteresse, miss Gertrude Dunn, et cette épreuve avait deux défauts : d'abord, le cliché avait été pris de telle façon que le président n'y occupait pas la place principale; et, en second lieu la reporteresse, qui se trouvait à cheval aussi, était montée à califourchon et montrait un peu trop de jambe au-dessus de ses chevilles; par pudeur... et par respect pour le protocole, le cliché a été détruit.

Il est probable que M. Roosevelt, qui est un homme intelligent, n'en a rien su.

CALEPIN AGRICOLE

Le gui, fourrage.

MM. Giniéis et Ray ont fait dernièrement des expériences, à Grignon, sur la valeur nutritive du gui bouilli dans l'alimentation d'une vache laitière. La vache, vêlée depuis deux mois, donnait 16 litres de lait ayant 33 grammes de graisse par litre. Pendant près de trois mois cette vache a reçu d'abord un, puis deux, jusqu'à six kilos de gui. La vache a fourni 17 litres d'un lait devenu plus gras. Voilà un moyen pratique de se débarrasser du gui nuisible à nos arbres fruitiers.

Le ver de terre.

Il ne faut pas chercher à détruire le lombric en arrosant la terre avec du purin fort. Darwin, le grand naturaliste anglais, a étudié spécialement la vie du ver de terre. Le lombric creuse des galeries souterraines de 1 à 2 mètres de profondeur. Ces galeries aèrent et assainissent le sol. Un hectare de jardin peut héberger jusqu'à 100 000 vers; les prés en contiennent moins, surtout s'ils sont sablonneux. Par ces galeries les plantes enfoncent leurs racines plus profondément et peuvent utiliser les matières du sous-sol.

Pour creuser leurs galeries, les lombrics avalent la terre qu'ils rejettent pendant la nuit à la surface du sol, où elle forme les petits tas bien connus, abondants surtout dans les prairies après la pluie. Darwin a calculé qu'ils rejettent, en moyenne, environ 24 500 kg. de terre par hectare, dans le cours d'une année. Ils sont donc d'excellents laboureurs. De plus, le lombric sécrète une grande quantité de calcaire ou carbonate de chaux; la terre qu'il rejette est plus riche en calcaire. Enfin, les pluies entraînant le calcaire de la surface du sol vers les profondeurs, c'est le ver de terre qui se charge de le ramener au voisinage des plantes.

Le lombric est donc très utile à plusieurs titres.

(D'après la *Chronique agricole du canton de Vaud.*)

RECETTES ET CONSEILS

Essence à détacher.

Désirez-vous préparer vous-même une essence peu coûteuse et ne laissant point de mauvaise odeur aux vêtements? Prenez un demi-litre d'alcool ordinaire, mêlez-y 5 grammes d'essence de citron et 10 grammes d'essence de menthe. Ajoutez : savon blanc 80 grammes. Versez sur la tache et frottez avec un linge en ayant soin d'en maintenir un autre dessous.

RECETTES CULINAIRES

Palets de dames.

Voici les proportions de cette patisserie sèche : sucre en poudre 125 grammes; beurre 125 grammes; farine 150 grammes; sucre vanillé 5 grammes et 2 œufs. Mettez le beurre dans une terrine afin de le faire tiédir et travaillez-le en lui incorporant 125 grammes de sucre en poudre et le sucre vanillé. Ajoutez d'abord un œuf, puis, lorsqu'il est mélangé, ajoutez-en un autre jusqu'à ce que la pâte soit mousseuse et légère. Incorporez alors délicatement la farine.

Pour faire cuire, dressez la pâte à la poche sur des plaques en tôle, beurrées et farinées.

Charlotte de pommes.

Pelez vos pommes reinettes, ôtez les pepins et les cœurs, coupez-les par quartiers. Mettez-les dans une casserole, avec beurre, sucre, un peu de cannelle, et faites-les cuire en purée. Taillez des mies de pain en pointe, en cœur, et avec ces mies de pain minces, trempées dans le beurre, garnissez le fond de votre moule de manière qu'il n'y ait pas de jour, la pointe allant vers le centre; garnissez aussi le tour du moule. Remplissez alors avec votre marmelade de pommes; recouvrez de croûtons et faites cuire feu dessus, feu dessous. Après vingt-cinq minutes renversez sur un plat, et servez chaud.

— Il n'y a pas beaucoup de monde aujourd'hui, avec l'entrée à cinq francs...

— Non... mais c'est tous des gens d'un chic... Monsieur sera bien à sa place...

Editeur-imprimeur : G. Moritz
Gérant de la Société typographique, à Porrentruy